

DSCTHK

On dit d'un événement qu'il « a lieu ». C'est par là rappeler qu'il s'inscrit dans l'espace – le lieu en est une portion, caractérisée par son usage ou par ce qui s'y est tenu. Quant à la dimension temporelle de l'événement, elle est évoquée par le mot lui-même : evenire, advenir. L'événement est ce qui advient, en un temps et un espace définis. Et quand, par devoir de mémoire, il s'agit de le célébrer durablement, on construit un monument (monumentum, moneo, « se remémorer »), qui cristallise l'anecdote et formalise notre perception de l'histoire. Nous sommes accoutumés à ces « faits urbains » persistants, participant de l'histoire collective et conditionnant notre appréhension du monde. La ville et la somme de ses faits urbains saturent notre perception ; autant de signes, de références, d'indications, de renvois, de significations superposées en un palimpseste de plus en plus illisible, indéchiffrable – à moins de n'être doué au jeu de la re-connaissance et de naviguer aisément au sein de cet hypertexte global.

En négatif de cette monumentalité, de cette durabilité, il y a des espaces qui ne se destinent qu'au temporaire, dont l'investissement est lui-même un événement, quelque chose qui se produit. On revalorise alors l'occupation des friches, on questionne la légitimité (politique, éthique, esthétique) des squats, on glose sur la multiplication des non-lieux surmodernes, espaces sans temps ni singularité que sont les lieux de transit, les grands centres marchands, les zonings industriels, et l'on perçoit dans les renversements de ces « nouveaux territoires » (leur occupation, leur investissement) ce qui semble faire défaut aux espaces urbains d'un monde standardisé, globalisé : des expériences singulières, des occasions d'émancipation, des sensations de liberté retrouvée. Ces lieux feraient partie de ces utopies urbaines qui paraissent de nature à réenchanter la ville. Ils deviennent des lieux « autres », des hétérotopies ou des allotopies, selon ce que recouvrent ces termes dans le langage philosophique. Foucault décrit les hétérotopies comme des espaces concrets qui hébergent l'imaginaire, comme une cabane d'enfant ou un théâtre. Ils sont utilisés aussi pour la mise à l'écart, à l'image des prisons, des asiles, des maisons de retraite, ou des cimetières. Ce sont donc des lieux à l'intérieur d'une société qui en constituent le négatif, ou sont pour le moins en marge. Ils ont leur temps propre (hétérochronie), ils peuvent s'ouvrir et se fermer, s'isolent donc tout en se laissant pénétrer, et constituent des espaces d'illusions, de représentation ou de perfection.

La culture moderne semble marquée par la recherche de ces lieux alternatifs, rêvant de monde évasifs, d'expériences périodiques, d'abris pour l'imaginaire ou de situations hétérodimensionnelles. Leur multiplication irait jusqu'à les rendre anecdotiques, les reléguant au rang de l'industrie du divertissement voire du spectacle. Piliers d'une société spectaculaire en mal d'expériences, ils constituent autant de remèdes aux existences insuffisamment vécues, en amplifiant par des moyens divers nos perceptions affaiblies. Il s'agit de dépasser la normativité de la quotidienneté au travers d'expériences extra-ordinaires, par l'invention et l'investissement de lieux rituels, d'espaces de sociabilités augmentés d'un imaginaire singulier.

Ces lieux nous les fréquentons parfois sans même nous en rendre compte. Cinémas, musées, espaces de concerts, festivals, parcs d'attractions... Certains intègrent ou investissent le paysage rural ou urbain sans que rien a priori ne transparaisse de leur activité. À moins de s'y aventurer la nuit, lorsque se retrouvent les noctambules en quête de sensations ; les voilà battre au rythme des beats et du bourdonnement ininterrompu de leur indispensable bande-son. Ces discothèques, discos, boîtes de nuit, boîtes, night clubs, clubs, quel que soit le nom qu'on leur donne, sont des lieux de divertissement, de dépense, de rencontres ; on y danse, on y boit, on s'y (re)trouve, on s'y perd, on y jouit d'un grand nombre d'agréments dans une ambiance enchanteresse, tard la nuit, jusqu'à l'aube. Ces espaces clos ne se laissent pénétrer qu'au prix de quelques efforts ou de certaines conditions (l'entrée peut nous être refusée, elle nécessite un investissement financier, une certaine tenue peut être de rigueur, etc.). « Pénétrer », puisque la grande particularité de ces lieux est d'être clos, circonscrits, en qualité d'autres mondes, d'outre-mondes. Cette « boîte » dans laquelle on s'engouffre pour vivre une expérience littéralement sensuelle – mettant les sens à l'épreuve par une stimulation et une altération des perceptions – est un haut-lieu de l'hédonisme contemporain. L'espace clos rappelant la dimension circonscrite voire souterraine des lieux de cultes, jusque aux plus anciens, accentue la dimension dionysiaque des comportements qu'il génère. Le dionysiaque fait traditionnellement référence au culte, aux fêtes, aux scènes, à l'ivresse. Il renvoie à tout ce qui est souterrain, refoulé, enfoui, les passions élémentaires, les énergies primaires. Il est la force souterraine des pulsions vitales. Aussi imagine-t-on aisément les flux et influx qui animent et irriguent ces lieux d'évasion et de perte.

En deçà de cet imaginaire il y a une réalité concrète, objectale et tangible. Sur le plan très pragmatique, un examen attentif du lieu, de sa surface et de l'environnement immédiat permet de l'appréhender autrement. L'exercice peut s'avérer édifiant. Les dérives répétées sur les routes, entreprises des années durant par Thibaut Blondiau et Jérôme André, passionnés d'architecture et de clubbing, témoignent de ces rencontres manquées. Ces lieux désertés, à la lueur du jour, contribuent à façonner un paysage post-humanisé ; il y règne l'absence et la sensation du temporaire. Ce qu'illustrent leurs photographies. Objectives et distanciées, elles relèvent des détails qui tout en apparaissant insignifiants (noms, matières, formes, vestiges, déchets, etc.) rendent compte de ces espaces particuliers du loisir contemporain.

Rapidement, on comprend que ces lieux sont avant tout des « boîtes » au sens le plus littéral. Certains sont de véritables cubes, qu'ils soient ou non construits pour l'occasion. De grands volumes vides offrent la possibilité d'usages multiples. On trouve ce type d'architecture dans de nombreuses villes, souvent aux abords des routes. D'autres adoptent des formes plus originales, singulières, et laissent deviner les fonctions antérieures du site, qu'il s'agisse d'une ferme ou d'une église (si sa fonction première a été oubliée, sa structure, elle, conserve une certaine aura, évoquant une culturalité d'un autre temps). Ayant au cours du temps connu différents usages, on pourrait dire que ce sont des endroits légèrement troublés. Ces bâtiments arborent par des panneaux lumineux, des néons ou de la peinture murale des noms évocateurs, suggestifs ou anecdotiques : Extreme, Illusion, Le Blé d'Or, The Box, Rianfra, Lagoa, Fool Moon, Cherrymoon, Balmoral, Axiome, Dixie's, Delano, Show Boat,

Escape, le Dimanche, etc. Et l'on peine à croire, en pleine journée, que ces lieux a priori silencieux, sans histoire, se voient à la tombée de la nuit investis et soudainement s'animer de sons, de lumières, de transit. Les parkings, vides, laissent néanmoins suggérer que quelque chose s'est produit. Qu'un événement eut lieu. Des restes jonchent discrètement ici et là le sol. Gant de boxe, préservatif, verres brisés, mégots de cigarettes, pax de cannabis vide, capsules, briquet, brochette, sac poubelles, gobelets, inhalateur, bouquet de fleur, etc. Autant de débris-témoignages qui trahissent une multitude d'histoires vécues. La forme est un reste, le dépôt laissé par un geste, un usage, une pratique. Autant de traces, stigmates ou empreintes à l'occasion recueillis par les deux artistes puis exposés, à l'image de reliques – l'exposition se concevant ici comme l'affirmation-témoignage du vécu et des gestes posés en amont. Ces indices d'histoires dont on ignore tout.

Il faut aussi compter sur l'inspiration très populaire, souvent kitsch, de l'imagerie associée à ces lieux. Étant fonction des goûts de leurs propriétaires, leur identité visuelle puise dans le pouvoir évocateur de l'image : cinéma hollywoodien, exotisme (palmiers, cactus, etc.), statuaire gréco-romaine, fresque cyber-renaissance, géométrie lounge... Tout est bon pour renforcer le sentiment d'évasion de l'expérience clubbing, dans une esthétique forcément postmoderne. Celle-ci se caractérise par le réemploi des matériaux, le recyclage des données (citation, pastiche, parodie, etc.), l'emprunt de motifs, le syncrétisme (collage, mixage, mélange), etc. (la question n'est plus « que faire de nouveau ? » mais plutôt « que faire avec ? », ou « comment habiter autrement ces lieux ? »). Ces photographies rendent par ailleurs compte d'un effet inattendu produit par la statuaire, à la lumière du jour. Ces lieux désertés, vidés de toute présence, résonnent silencieusement à la manière de ruines ; impression que renforcent ces statues d'athlètes, de dieux ou autres anges. Cette esthétique des ruines, semblant témoigner d'un passé révolu, enchanteur, prend ici son sens, presque malgré elle.

Autre cas particulier de l'esthétique de la fête sondé par la photographie : le festival. Si la technoculture s'est illustrée dans l'organisation d'événements clandestins, en plein air ou dans des bâtiments squattés (raves, culture travellers, etc.), elle dispose également de ses festivals d'envergure, légitimes, médiatisés, véritables « parcs d'attraction » de la culture club. Comme tous les festivals, ceux-ci répondent aux nécessités habituelles et en adoptent le plus souvent la forme circonscrite, laquelle renforce la dimension expérientielle, rituelle de l'événement. Il arrive que ce hors-lieu et hors-temps fasse l'objet d'un travail de décoration et de mise en scène absolument colossal, transformant le site en un monde dans ou hors du monde. Un imaginaire se déploie, un décorum procurant aux festivaliers le sentiment d'une expérience totale. Là aussi, une lecture du site en journée, à la lueur du discernement, en amont ou en aval, en révèle la concrétude. Chiqué, trucage, simulacre... À l'opposé du monument durable, cristallisant la mémoire, le décor illustre l'immédiateté de la situation, de l'événement. Nomade, itinérant, temporaire, il est à l'image de cette culture de l'hypertrophie du présent (une somme d'instant multiples), celle du temps immédiat et consommé.

Au niveau de la lecture, ce projet interpelle en ce qu'il se présente en une profusion d'images. Aussi ne s'agit-il pas de représenter en l'abstractisant un « type » (le concept « boîte »), mais plutôt de mettre à jour des spécificités, des particularités, tout en les englobant dans une lecture générale,

synthétique. Nous ne sommes pas face à l'archétype discothèque, mais face à la diversité de ce qu'elle peut être. Le spectateur est convié à dériver d'un endroit à un autre, tout en les recomposant au départ des fragments proposés. Il y a bien une lecture qui s'opère. Et que l'on soit ou non familiers avec ce type d'endroits, les voilà qu'ils nous parlent, dans le silence caractéristique de l'empreinte photographique. Certaines images « témoins » nous touchent (ces fleurs en hommage à quelque défunt – actualisation des croix d'occis d'antan –, etc.), d'autres nous font sourire (le kitsch d'une certaine imagerie, etc.), d'autres encore nous laissent perplexes (l'apparente absurdité de situations évoquées, etc.). Il y a toujours une certaine mélancolie qui ressort de l'expérience de visiter un lieu déserté. Si on l'a fréquenté, occupé ou habité, on se souvient – des images refont surface, des impressions affleurent. S'il nous est étranger, on imagine ce qui a pu s'y passer, on spéculé. Une résonance d'un type particulier.

Cette photographie objective, presque documentaire et de compilation, révèle donc dans sa profusion des éléments récurrents, des traits à la fois singuliers et communs à ces lieux autres qui en trahissent la valeur profondément expérientielle. Espaces archétypaux du néo-tribalisme contemporain, ils sont aussi ceux de l'illusion comme de l'artifice, où s'expriment les désirs de vivre fort, vite, immédiatement, porté par un rythme répété et invariable, remède au silence difficile des nuits solitaires. Espaces sans temps ni singularité a priori, ils s'offrent moins au regard attentif qu'à l'expérience divertie, ce qui ne les empêche pas de faire l'objet de certaines attentions. Ces photographies révèlent l'infra-ordinaire de ces événements extra-ordinaires ; elles en relèvent les détails, en aval. En mettant littéralement au jour les traces de ces situations vécues, c'est à une archéologie de l'événement que se livrent les deux artistes. Leurs dérives sur les routes de club culture sont une autre manière de l'appréhender et de la vivre, dans le souvenir et dans la sympathie d'un monde qu'ils ont eux-mêmes fréquenté, mais aussi dans la distance radicalement maintenue par rapport au sujet traité. Nécessaire au recul et à l'approche dépassionnée, elle confère à l'ensemble une certaine lucidité nuancant cette perspective tout à la fois poétique et critique.

Sébastien Biset